

**MAXIMES,**  
**PENSÉES, CARACTERES ET**  
**ANECDOTES.**

PAR

**NICOLAS CHAMFORT,**

UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PRÉCÉDÉS

*D'UNE NOTICE SUR SA VIE.*

---

A PARIS.

Et réimprimé chez T. BAYLIS, Imprimeur, No. 15,  
Greville-Street, Holborn, à Londres—Se trouve  
Chez J. DEBOFFE, Gerrard-Street, Soho-Square.

1796.

# **Maximes, Pensées, Caractères et Anecdotes**

**Nicolas Chamfort (Sébastien-Roch Nicolas  
de Chamfort)**



**T. Baylis, Imprimeur, Paris, 1796**

Exporté de Wikisource le 03/02/2017

# T A B L E

DES

# M A T I È R E S.

Notice sur la Vie de CHAMFORT

PREMIÈRE PARTIE.

Avertissement de l'Éditeur

Question & Réponses

MAXIMES ET PENSÉES.

CHAPITRE I<sup>er</sup>. Maximes générales,

CHAPITRE II. Suite des Maximes générales,

CHAPITRE III. De la Société, des Grands, des Riches, des  
Gens du Monde,

CHAPITRE IV. Du Goût pour la Retraite & de la Dignité du  
Caractère,

CHAPITRE V. Pensées Morales,

CHAPITRE VI. Des Femmes, de l'Amour, du Mariage & de  
la Galanterie,

CHAPITRE VII. Des Savans & des Gens de Lettres,

CHAPITRE VIII. De l'Esclavage & de la Liberté ; de la  
France avant & depuis la Révolution

SECONDE PARTIE.

## CARACTÈRES ET ANECDOTES

# NOTICE

SUR

## LA VIE DE CHAMFORT.

---

**L'**ORIGINE illustre ou obscure des hommes qui ont marqué leur place dans la carrière des lettres & des arts, a toujours été comptée pour peu de chose dans l'histoire de leur vie : aujourd'hui, elle ne doit plus être comptée pour rien. Ce serait avoir tiré peu de fruit de nos victoires sur tant de préjugés ridicules & nuisibles, que d'avoir encore à payer quelque tribut à l'un des plus absurdes & des plus dangereux de tous ; & comme il ne serait d'aucun avantage pour la mémoire de Chamfort, qu'il eût tenu aux familles les plus distinguées, il doit être aussi tout-à-fait indifférent qu'il ait été sans naissance, & même, pour ainsi dire, sans famille.

Mais ce qui ne peut, après sa mort, influencer en rien sur sa gloire, dut, pendant sa vie, & sur-tout pendant ses premières

années, influencer beaucoup sur son bonheur. Rien de plus douloureux pour un jeune homme à qui la Nature a donné de l'élévation & de l'énergie, que de se sentir défavorablement classé dans l'opinion. Il en résulte trop souvent pour lui le malheur de jeter sur la Société un coup-d'œil amer, de prendre de bonne heure en haine ses institutions, & de s'habituer à regarder comme les plus contraires au bonheur & à la morale, celles-là mêmes qui ont été créées pour les garantir.

Ces réflexions pourraient en amener d'autres, & ouvrir un champ assez vaste aux considérations de la Philosophie, sur les rapports de la position de chaque homme avec son esprit & son caractère. Elles sont nées du premier fait qui se présentait dans la vie de Chamfort, & qu'il ne convient ni de dissimuler, ni peut-être de rappeler autrement que par ses réflexions mêmes, quoiqu'il n'en résulte rien que de vraiment honorable pour sa mémoire : en effet, il y a peu de mérite à tenir son ame au niveau d'une situation élevée, quoique ce mérite même ne soit pas commun ; mais il y en a sans doute davantage à l'élever au-dessus d'une situation réputée basse : il y en a surtout à se créer une morale pure & transcendante, quand on se trouve, en naissant, placé comme en contradiction avec les notions de la morale la plus vulgaire.

Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort naquit en 1741, dans un village voisin de Clermont en Auvergne. Il ne lui fut permis de connaître & d'aimer que sa mère ; mais il s'en dédommagea en quelque sorte en l'aimant avec une extrême tendresse. Dans les plus fortes agitations de sa jeunesse, quoiqu'il sût de très-bonne heure le secret de sa naissance, il ne s'écarta jamais du respect & de l'amour d'un fils ; il songea toujours aux besoins

de sa mère avant de s'occuper des siens ; & dans les situations les plus embarrassantes, il se priva souvent du nécessaire, pour qu'elle n'en manquât pas.

Il fut admis fort jeune, sous le nom de Nicolas, au collège des Grassins en qualité de Boursier. Ses premières années n'y eurent rien de remarquable : ce ne fut qu'en Troisième qu'il commença de se distinguer. En Rhétorique il eut pour professeur M. Lebeau, le jeune, moins célèbre que son frère, mais qui peut-être n'a pas rendu moins de services à l'enseignement de la jeunesse. Les prix de l'Université étaient alors une grande affaire : c'était, dans chacun des collèges, à qui des élèves remporterait le plus de ces prix ; & la même émulation existait entre les collègues. Il y avait cinq premiers prix & cinq seconds pour la classe de Rhétorique. Nicolas en remporta quatre premiers : il ne manqua que celui de vers Latins. Ses maîtres voulaient qu'il les eût tous : son état de Boursier le mettait dans leur dépendance : on le força de doubler sa Rhétorique : & on lui fit entendre qu'il fallait ou renoncer à la Bourse qui était son seul bien, ou obtenir cette fois les cinq premiers prix. Il les obtint ; & déjà doué d'un goût délicat, & d'un esprit supérieur, il disait à ses amis : « Je manquai le prix l'an passé parce que j'avais imité Virgile : je l'ai remporté cette année parce que j'ai imité Buchanan<sup>[1]</sup>, Sarbevius<sup>[2]</sup> & les autres modernes. » Il y avait dans sa pièce de vers une description du canon & du ronflement d'une canonnade, qui enleva tous les suffrages, excepté peut-être celui de l'Auteur.

L'indépendance de son caractère, & la fougue précoce de ses passions lui rendait dès-lors très difficile à supporter la vie

uniforme & réglée du collège. Sa gaieté piquante, ses réparties spirituelles & malignes mettaient souvent en désarroi la gravité de ses maîtres. M. Le Beau l'aîné, professeur de Grec, l'avait admis au nombre de ses disciples, & ses progrès étaient rapides ; mais sa pétulance & ses bons mots jettèrent un tel désordre dans la classe, que le professeur se crut obligé de l'exclure. Ce petit désagrément ne fit qu'ajouter à son dégoût : il sortit des Grassins avant d'avoir terminé sa philosophie, & partit pour la Normandie avec Letourneur, son camarade d'études & d'espiègleries, celui qui s'est fait connaître depuis par les traductions élégantes d'Young & d'Ossian<sup>[3]</sup>. Ils allèrent jusqu'à Cherbourg, on ignore dans quel dessein : ils revinrent sans avoir réussi, & tous deux beaucoup plus pauvres qu'avant cette équipée. La maison qu'ils avaient quittée les reprit avec indulgence ; & il faut bien avouer que leur conduite répondit assez mal à cette preuve de bonté.

Cependant au milieu de cette première effervescence d'une jeunesse orageuse, ils apprenaient l'Anglais, l'Italien ; Nicolas faisait des vers ; il corrigeait ceux de quelques-uns de ses camarades qui éprouvaient le même attrait sans avoir le même talent & le même goût ; ceux entr'autres d'un certain Fontaine-Malherbe, jeune homme d'un esprit bizarre, qui se disait descendant du poète Malherbe, & qui a laissé quelques pièces de vers qui ne sont pas sans énergie & sans verve.

Nicolas était alors abbé : c'était un costume & non pas un état. On le pressait de prendre sérieusement son parti ; il répondit à M. d'Aireaux, Principal des Grassins : « Je ne serai jamais prêtre ; j'aime trop le repos, la philosophie, les femmes, l'honneur, la vraie gloire ; & trop peu les querelles,

l'hypocrisie, les honneurs & l'argent. »

Les secours qu'il trouvait dans la bourse de quelques amis riches, ne lui faisaient pas autant de bien que leur société libertine & dissipée lui faisait de tort. Ayant définitivement abandonné ce collège, jetté sans fortune & sans appui dans le monde, il se trouva bientôt réduit à l'état le plus misérable : il ne subsistait que de son travail pour quelques journalistes, & ce qui est plus plaisant, pour quelques prédicateurs. Le premier ouvrage utile qui lui fut confié par des libraires fut le *Vocabulaire Français* : plusieurs volumes sont entièrement de lui. Il ne cessait point pour cela de cultiver son talent poétique. Il avait commencé *la Jeune Indienne*, & *l'Épître d'un Père à son Fils*. Son caractère luttait contre sa position ; & loin de se laisser abattre, il se nourrissait des espérances les plus heureuses : « Vous me voyez bien pauvre-diable, disait-il un jour à Sélis ; eh bien ! savez-vous ce qui m'arrivera ? J'aurai un prix à l'Académie ; ma comédie réussira ; je me trouverai lancé dans le monde, & accueilli par les Grands que je méprise : ils feront ma fortune sans que je m'en mêle, & je vivrai ensuite en philosophe. »

Ce pressentiment commença bientôt à se vérifier. Le prix qu'obtint à l'Académie son *Épître d'un Père à son Fils sur la naissance d'un Petit-Fils*, le fit connaître ; & sa figure, qui était alors très-jolie, son esprit brillant, ses reparties ingénieuses, lui procurèrent auprès des femmes un genre de succès qu'il est permis à cet âge de priser au moins autant que les succès académiques. Il avait un autre avantage que quelques hommes se sont bien trouvés pour leur fortune d'allier avec ceux de l'esprit, c'est celui d'une force physique à l'épreuve de

toutes les fatigues & de tous les plaisirs. Aussi Madame de Cra..., la première belle dame dont il obtint plus, ou si l'on veut, autre chose que de l'amitié, disait de lui : « Vous ne le croyez qu'un Adonis & c'est un Hercule. »

Pendant il n'oubliait point ses camarades de collège, ni ses anciens professeurs. Dès qu'il eut remporté le prix, il adressa un exemplaire de son *Épître* à ce même M. Lebeau qui avait été obligé, à cause de ses espiègleries, à le renvoyer de sa classe de Grec. L'exemplaire était accompagné de ce billet : « Chamfort envoie son ouvrage couronné à son ancien & respectable maître, & lui demande pardon au bout de 9 ans pour Nicolas. » M. Lebeau répondit : « J'ai toujours aimé Nicolas ; j'admire Chamfort. » Ils se virent quelques jours après ; & le maître & le disciple s'embrassèrent en pleurant.

Le train de vie que menait Chamfort depuis son entrée dans le monde, a des inconvéniens pour les hommes les plus forts : il en eut de très-fâcheux pour lui : sa santé reçut des échecs dont elle ne se releva jamais. Ses nerfs restèrent affectés ; des humeurs acres se jetèrent sur ses yeux, & firent perdre à son teint les couleurs brillantes, & la fraîcheur de la jeunesse, en même tems qu'une mélancolie profonde fanait & flétrissait en quelque sorte la fleur de son esprit.

Il était lié avec un nommé Waneck, riche Liégeois, qui retournant dans son pays, lui proposa de l'y emmener avec lui. Arrivés à Liège, ils se brouillèrent ; Chamfort, ou seul, ou avec quelqu'autre Liégeoise se rendit à Spa, & ensuite à Cologne, d'où il adressa à l'un de ses amis une fort jolie *Épître* en vers. De retour à Paris, il reprit le cours de ses travaux & de ses dissipations. Il concourut pour les prix de l'Académie ; mais

moins heureusement que la première fois : son Discours philosophique en vers, intitulé : l'*Homme de Lettres* ; son *Ode sur les Volcans* furent présentés sans fruit au concours : deux années s'écoulèrent, & rien n'avancait pour sa réputation ni pour sa fortune.

Enfin il donna au théâtre la *Jeune Indienne*<sup>[4]</sup> dont le succès fut son premier pas vers l'une & l'autre ; mais le délabrement de sa santé continuait d'y mettre obstacle ; des guérisons apparentes se terminaient toujours par des rechûtes : il se séquestrait alors : il vivait retiré dans sa chambre : sa porte ne s'ouvrait qu'à quelques amis ; il tâcha long-temps de leur cacher sa détresse ; mais vaincu par les langueurs & l'opiniâtreté de sa maladie, qui interrompant ses travaux, lui enlevait ses seules ressources, il accepta enfin quelques secours de ceux qu'il estimait le plus.

Madame Saurin, épouse de l'Auteur de *Spartacus*, n'avait cessé de lui prodiguer dans sa retraite, tous les soins de l'amitié la plus active. Après sa convalescence, il l'en paya par ses assiduités reconnaissantes. Parmi les liaisons qu'il forma dans sa société, il s'attacha sur-tout à l'abbé de La Roche<sup>[5]</sup>, homme de lettres sans prétention, philosophe sans esprit de parti, ancien & intime ami d'Helvétius qu'il venait de perdre il y avait peu de tems, & qu'il regrette encore.

La Roche savait Chamfort malheureux, & l'espoir de lui être utile lui fit désirer de le connaître. Mylord Huntingdon<sup>[6]</sup>, après la mort d'Helvétius, dont il était aussi l'ami, lui avait offert 40 mille francs, qui devaient être déposés chez un notaire, pour prix du sacrifice de deux années employées à voyager

agréablement en Italie, avec deux jeunes Anglais déjà très-bien élevés. Chamfort paraissait à La Roche plus propre que lui-même à remplir les intentions de Mylord. Le léger sacrifice qu'exigeait cet arrangement, n'était rien au prix des avantages qu'il promettait ; mais Chamfort croyant sa santé rétablie, avait oublié tous les maux que lui avait causés l'indigence. À cette gêne passagère d'achever une éducation, il préféra la liberté de ses goûts & de ses études. Laroche ne retira des démarches qu'il avait faites auprès de lui, pour l'engager dans cette bonne affaire, d'autre fruit qu'une tendre & réciproque amitié qui, ni d'une part ni de l'autre, ne s'est jamais démentie un instant.

L'ouvrage dont Chamfort était alors occupé, était l'*Éloge de Molière*, proposé pour sujet du prix d'éloquence par l'Académie Française : il s'y préparait par une étude approfondie de ce grand maître de l'art : le prix qu'il obtint l'année suivante<sup>[7]</sup> le paya de ses travaux & de la préférence qu'il leur avait donnée sur des propositions séduisantes. Ils lui procurèrent encore un autre avantage ; il composa, pour ainsi dire sous les yeux de Molière, la jolie comédie du *Marchand de Smyrne*, qui semble en effet animée de son esprit : elle parut six ans après *la Jeune Indienne*<sup>[8]</sup>, & ne réussit pas moins dans un autre genre. Le sel comique dont cette pièce est remplie, contrastait avec le style touchant de la première, & prouvait dans son auteur autant de souplesse de talent, que de cet esprit d'observation qui est le vrai cachet du génie comique.

Ce que lui valut cette pièce, le soutint pendant quelque tems mais il restait toujours sans fortune, sans autre moyen d'exister que son travail, auquel la faiblesse habituelle de sa santé ne lui

permettait pas de se livrer avec autant de suite que l'eût exigé sa position. Il comptait entre ses amis un jeune homme dont le nom, connu depuis dans la littérature, est resté cher à tous les gens de bien : c'était Chabanon. Né dans l'aisance, il avait, on ne sait pourquoi, une pension de 1200 liv. sur le Mercure. À force d'instances, nous dirions presque d'importunités, il vint à bout de la faire agréer à Chamfort. Ceux qui ont su apprécier le caractère de ces deux hommes sentent que l'un

montrait autant de générosité à recevoir cette pension que l'autre à l'offrir.

Ce don de l'amitié lui servit d'abord à faire les frais d'un voyage de Contrexeville pour y prendre les eaux & y achever sa guérison. À son retour, la croyant parfaite, il alla demeurer seul à la campagne, pour se livrer enfin tout entier à des études selon son goût. Molière, La Fontaine & Racine en étaient les principaux objets : il les méditait sans cesse, ou tour-à-tour, ou souvent même tous à-la-fois, les comparant l'un à l'autre, & faisant des observations & des notes sur le génie particulier à chacun d'eux, sur l'art & sur le style.

Il avait déjà payé son tribut académique au premier : l'occasion se présenta d'en payer au second un semblable. L'Académie de Marseille proposa l'*Éloge de La Fontaine* : elle y était engagée par M. Necker, qui offrait un prix de cent louis : c'était une tournure délicate, imaginée pour obliger un autre homme de lettres, lequel avait d'avance composé cet Éloge, & l'avait lu dans la société de M. Necker : ni cette société, ni l'Auteur ne doutaient de l'heureuse issue de ce concours : il en eut une toute différente. Chamfort, de jour en jour plus épris de La Fontaine, excité d'ailleurs par les

circonstances piquantes qui accompagnaient la couronne proposée, entreprit de l'enlever, & y réussit. Les deux ouvrages imprimés eurent, devant le public, le même sort qu'à l'Académie de Marseille : on en porte encore aujourd'hui le même jugement ; & celui de Chamfort est resté, comme un des morceaux les plus précieux que le genre de l'éloge nous ait fournis. En reconnaissant dans celui-ci la supériorité de talent, & sur-tout de vues & de résultats, d'Alembert avouait cependant à l'Auteur qu'il trouvait dans l'autre plus de littérature : « Ce que vous nommez littérature, lui répondit Chamfort, c'est-à-dire, les citations, observations & annotations, tout cela est resté dans mes rognures : je me suis bien gardé de le mettre dans mon discours<sup>[9]</sup>. »

Pour achever cet Éloge à terme fixe, il avait forcé de travail : il eut encore une rechûte qui l'obligea de partir pour les eaux de Barèges, & de consacrer aux frais d'un voyage dispendieux, tout le fruit de cet heureux ouvrage. Ce fut à ces eaux qu'il fit la connaissance de plusieurs femmes de la Cour, entr'autres de madame de Gramont sœur du duc de Choiseul. Le genre d'esprit de Chamfort, quant il voulait bien n'être qu'homme du monde, était précisément ce qu'il fallait pour y plaire. Il réussit complètement auprès de ces dames : il revint de Barèges par Chanteloup ; & M. de Choiseul, chez qui il passa quelques jours, fut sur son amabilité, sur la finesse & le piquant de son esprit, entièrement de l'avis de sa sœur.

Revenu de ce voyage, il éprouvait de l'adoucissement à ses maux ; mais voyant qu'ils n'étaient point guéris, il renonça pour toujours à des cures ruineuses : il y substitua des bains, des palliatifs doux qui lui devinrent d'un usage habituel &

presque journalier. Sa fortune n'était guère en meilleur état que sa santé ; pour subsister & pour payer les soins d'une garde-malade, il n'avait que la pension sur le Mercure & une modique gratification sur la Cassette : il se retira à Sèvres dans un appartement que lui fit meubler madame Helvétius ; ses souffrances, quelques tracasseries littéraires auxquelles il se vit en butte, & le lâche abandon de quelques prétendus amis, avaient aigri la sensibilité de son ame, irrité la fierté de son caractère, & lui avaient fait prendre le parti de se laisser entièrement oublier du public.

Cependant ses amis qui sentaient le besoin qu'il avait de s'arracher à une oisiveté dangereuse & de fixer l'inquiète activité de son esprit par des occupations attachantes, le décidèrent à reprendre sa Tragédie de *Mustapha*, commencée depuis long-tems, abandonnée & reprise vingt fois dans les alternatives de langueur & de force qu'éprouvait sa santé. Il se remit alors à l'étude de Racine : les observations & les notes qu'il fit sur l'art & le style de ce premier de nos tragiques, formeraient un excellent commentaire. Plusieurs scènes de sa tragédie de *Mustapha* prouvent avec quelle attention & quel fruit il avait étudié sa manière, & jusqu'où il en aurait peut-être porté l'imitation, s'il n'eût été sans cesse distrait par ses maux, & par des travaux étrangers à ses goûts.

Il s'occupait alors du dictionnaire des Théâtres qui parut en 1776, & dont presque tous les articles de quelque importance sont de lui. Ce fut cette même année que sa Tragédie fut donnée à Fontainebleau ; elle y eut un très-grand succès, dont ses amis profitèrent pour lui obtenir une pension sur les Menus. Le prince de Condé lui accorda, le soir même de la

représentation, une place de secrétaire des commandemens qui vaquait dans sa maison. Dorat avait précédemment conseillé à Chamfort de solliciter cette place ; il s’y était refusé sous différens prétextes, dont le plus réel était sa passion pour la liberté. M. d’Angiviller pour qui il avait beaucoup d’amitié, entreprit de le persuader : il y parvint. La négociation était entamée avant le voyage de Fontainebleau ; le succès de *Mustapha* termina l’affaire : le Prince y mit beaucoup de grâce, & parut offrir ce qu’il accordait. Chamfort crut, comme on ne lui avait dit, que c’était un simple titre sans fonctions : il espéra pouvoir assurer par-là son indépendance, ne plus occuper le public de lui & laisser le champ libre à ses rivaux ; mais à peine installé au Palais Bourbon, il s’aperçut que ce n’était rien moins qu’un bénéfice simple ; qu’il y avait une correspondance très-étendue, & des affaires de détail. Grouvelle, jeune homme de lettres plein d’esprit, de talent & d’activité, se chargea de lui épargner tous ces dégoûts. Il montra dès-lors dans ce travail, qu’on pouvait regarder comme au-dessus de son âge cette capacité qu’il a déployée depuis dans de plus grandes affaires, & dans les premiers emplois<sup>[10]</sup>.

Malgré ce secours, Chamfort sentait de jour en jour davantage le poids des chaînes que lui imposaient les attentions & les égards mêmes du Prince : il se trouvait malheureux de l’idée de ne pouvoir y échapper ; il crut rompre d’abord une partie de ses fers en remettant son brevet d’appointemens, & accorder ce qu’il devait aux instances du Prince en restant dans son Palais ; mais bientôt encore il s’y trouva mal à son aise, & ne cessa de se tourmenter qu’il n’eût tout-à-fait quitté son appartement & brisé tous les liens dont il se sentait garotté.

Il avait mis dans la conduite de cette séparation toute l'adresse dont son esprit était capable, pour qu'elle ne devint point une rupture. Il était entre les pattes du Lion, il s'agissait d'en sortir sans que le Lion serrât la griffe. Il s'établit entre eux une correspondance dans laquelle tout le soin de Chamfort fut de témoigner au Prince un grand attachement, une tendre reconnaissance de ses bontés, mais une impossibilité physique & morale de lui rester attaché autrement que par ces sentimens mêmes ; & tout le soin du Prince fut de prouver à Chamfort que ce qui pouvait le gêner dans son palais n'existait pas moins dans le monde, qu'on n'était vraiment libre nulle part, qu'il ne l'était pas lui-même, qu'il serait aussi trop malheureux si l'on n'oubliait pas comme lui le rang dans lequel il avait été condamné à naître, qu'en un mot puisque Chamfort l'aimait, puisque tous les arrangemens qu'il avait désirés avaient été pris pour le délivrer de tout travail, de toute gêne, il n'y avait aucune raison qui pût rendre cette séparation nécessaire. Chamfort ne se laissa point prendre à ces amorces ; il tint ferme, & le Prince ne l'en estima pas moins, malgré la tache d'ingratitude dont les courtisans subalternes, & même les gens du monde s'efforçaient de le noircir. Le public blâma hautement Chamfort ; & Chamfort eut une raison de plus de mépriser les jugemens du public.

Libre enfin de toutes entraves, le désir de se rapprocher de quelques amis que l'épreuve qu'il venait de subir ne lui avait rendus que plus chers, lui fit prendre un petit appartement à Auteuil. Dégouté des Grands, du monde, des succès littéraires, une vie philosophique & indépendante était désormais toute son ambition ; mais une nouvelle épreuve l'attendait. Dans une

visite qu'il fit à Boulogne, il rencontra une femme dont l'amabilité peu commune, l'esprit fin & solide, le caractère noble & prononcé le frappèrent. Madame B..... n'était plus jeune ; mais une taille avantageuse, de fort beaux yeux, une politesse aisée, une conversation spirituelle lui tenaient lieu de jeunesse, & l'on remarquait en elle plutôt les fruits que les pertes de l'âge. Elle avait été élevée à la cour de la duchesse du Maine : elle y avait connu les principaux personnages qui figuraient alors sur la scène du monde, & sa mémoire fidelle était une sorte de répertoire de l'histoire anecdotique de ce tems. Chamfort lui plut autant qu'elle lui avait plu ; leurs esprits sympathisèrent, & la liaison fut promptement formée. Il céda d'abord à cette nouvelle amie son appartement d'Auteuil, où il l'allait voir tous les jours ; mais bientôt ils conçurent tous deux le projet de s'isoler entièrement du monde, & de vivre uniquement l'un pour l'autre. Ils se retirèrent en effet à Vaudouleur près d'Étampes ; ils y passèrent six mois, & les lettres de Chamfort attestaient à ses amis qu'ils y étaient aussi heureux que le premier jour, lorsqu'une maladie cruelle & subite lui enleva cette femme intéressante. Il revint à Paris, plongé dans la plus profonde douleur.

Ce fut quelque tems après que M. de Choiseul-Gouffier l'emmena en Hollande pour le distraire de sa mélancolie, par la diversité des objets & par l'intérêt que ce pays inspire à tout voyageur philosophe. Le comte de Narbonne était du voyage. Ils se promenaient un jour sur un canal, dans un yacht Hollandais ; quelqu'un racontait à haute voix je ne sais quelle aventure peu honorable dont un gentilhomme Français était le héros. Chamfort, qui avait paru à peine écouter cette histoire,

se lève, prend d'une main celle de Choiseul, & de l'autre celle de Narbonne, puis les regardant alternativement tous les deux ; & leur secouant fortement les bras : « Connaissez-vous, » dit-il, « rien de plus plat & de plus bête qu'un gentilhomme Français ? » Les deux amis rirent aux éclats de cette apostrophe ; & nous avons entendu l'un d'eux la raconter en 1791, en dînant avec de prétendus patriotes d'alors, nobles comme lui, mais qui n'avaient pas tous autant que lui le bon esprit de la trouver plaisante.

Depuis sa tragédie de *Mustapha*, dont le succès moindre à Paris qu'à Fontainebleau, avait eu cependant le double effet des grands succès, l'estime des connaisseurs, l'envie & le déchaînement des rivaux médiocres, Chamfort n'avait rien donné au public ; mais ses titres n'étaient pas douteux, & l'Académie Française ayant perdu M. de Sainte-Palaye, s'honora en le lui donnant pour successeur<sup>[11]</sup>. Il savait dès-lors que penser de cette société littéraire où l'on avait tant multiplié les admissions de Gens de la Cour & de Gens en place, que sur quarante académiciens il n'y avait que quinze ou seize Gens de Lettres ; mais dans la position où il était alors, si ce n'était ni un grand honneur, ni une grâce d'être de l'Académie, c'était pour ainsi dire un devoir : il en fut donc. Il remplaçait un érudit qui s'était principalement exercé sur nos antiquités, & ce sujet-là ne semblait pas beaucoup prêter à l'éloquence ; mais cet érudit avait écrit sur la chevalerie ; mais c'était un excellent homme, excellent ami, excellent frère, célèbre dans le monde par une sorte de passion, d'amitié fraternelle. La chevalerie & l'amitié, voilà les deux parties du discours de Chamfort, & l'on déciderait difficilement s'il a mis dans l'une plus d'esprit que

de sensibilité dans l'autre. La première brille & pour ainsi dire étincelle ; la seconde touche & attendrit : toutes deux ont, avec le charme qui leur est propre, le charme commun d'une philosophie aimable & d'un excellent style. Le tems peut avoir fait perdre de son prix à ce portrait de l'ancienne chevalerie ; mais le tems ne peut qu'en ajouter à ce tableau si touchant de l'amitié de deux frères qui ont réalisé de nos jours la fable des deux jumeaux de la mythologie antique.

Pour peindre si bien l'amitié, Chamfort n'a fait qu'écouter son cœur : autant il était peu occupé de cette tourbe indifférente qui circule, sous le nom d'amis, autour d'un homme de quelque réputation dans le monde ; autant il était affectueux, confiant, officieux pour ses véritables amis. Il en eut un à qui l'on put donner ce titre dans une classe où les amis, rares dans toutes les classes, l'étaient encore beaucoup plus, & pouvaient passer pour des phénomènes. Le comte de Vaudreuil, l'un des hommes les plus aimables de la Cour & qui y était alors dans une haute faveur, le recherchait & l'aimait depuis long-tems : il se fit voir à lui sous des aspects si estimables, & l'entoura de si douces séductions, qu'après une assez longue résistance il lui fit accepter enfin un appartement dans son hôtel.

C'était le rendez-vous des sociétés les plus brillantes & les plus bruyantes, mais ce l'était aussi de quelques douces réunions d'amis des lettres & des arts : les unes étaient pour Chamfort un spectacle, & les autres une jouissance. Depuis que son esprit & ses succès l'avaient lancé dans le grand monde, il n'y était pas resté spectateur oisif, ni, si l'on veut, spectateur bienveillant ; les vices qu'on appelait aimables, les ridicules

consacrés & passés en usage, avaient fixé ses regards ; & c'était par le plaisir de les peindre qu'il se dédommageait souvent de l'ennui & de la fatigue de les voir. Ses contes, où la licence des mœurs était, comme dans la société, revêtue d'expressions spirituellement décentes, devinrent une galerie de portraits frappans de ressemblance ; & dans ses tableaux malins, piquans & variés, ce peintre habile eut l'art d'amuser sur-tout ses modèles.

Il se trouvait alors plus heureux qu'il ne l'avait été de sa vie ; libre de toute chaîne & de tout devoir, il pouvait toujours choisir entre la solitude qu'on ne se permettait jamais de troubler, le tourbillon du monde où le sage lui-même aime quelquefois à se jeter, & une société choisie, composée de gens faits pour l'apprécier & pour lui plaire, dont il trouvait moins insupportables les défauts & les ridicules, depuis qu'il avait acquis le privilège & qu'il s'était même fait auprès d'eux un mérite de les fronder. Ses matinées se partageaient entre ses études & ses anciens amis, qu'il n'a jamais vus ni cultivés plus assiduellement que dans ce tems de faveur où il était comme assailli de tant d'amitiés nouvelles. Il n'était pas homme à prendre le change sur la nature de cet empressement. « J'ai, disait-il, trois sortes d'amis ; mes amis qui m'aiment, mes amis qui ne se soucient pas du tout de moi, & mes amis qui me détestent. »

Une nouvelle amitié, qu'il se garda bien de confondre dans la foule des liaisons communes, ce fut celle d'un homme qui a depuis joué un grand rôle & acquis en bien, & en mal, une grande renommée. Mirabeau chercha & saisit l'occasion de se lier avec lui. Entre ces deux hommes si différens en apparence,

il s'établit promptement une véritable intimité : c'est que dans ce qu'ils avaient tous deux de bon & de louable, leurs différences apparentes cachaient des rapports secrets. Le caractère principal de l'un s'alliait avec ce que l'autre avait d'accessoire : la force, l'impétuosité, la sensibilité passionnée dominaient dans Mirabeau ; la finesse d'observation, la délicatesse ingénieuse dans Chamfort : mais rarement un homme à grands mouvemens d'ame, tel que le premier, eut dans l'esprit plus de nuances délicates ; rarement aussi un homme d'un esprit fin & profond, d'un talent pur & fini, tel que le second, eut dans l'ame plus de force & plus de chaleur.

On ne peut écrire le nom de Mirabeau sans que l'esquisse d'un portrait & les premiers traits d'un grand caractère ne viennent comme d'eux-mêmes se placer sous la plume. On ne peut avoir vu ce Météore se lever, se précipiter, comme une comète, à travers le système politique & disparaître tout-à-coup au milieu de la longue surprise & de l'admiration inquiète qu'il a causée, sans être fortement tenté de le peindre : mais il ne s'agit ici de Mirabeau que secondairement ; & je ne dois, pour ainsi dire, laisser appercevoir de son éclat que ce qui rejaillit & reflète sur Chamfort. Quelque jugement que l'impartiale équité doive enfin asseoir sur cet homme extraordinaire, entre les deux sortes d'enthousiasme, dont l'une l'a fait placer au Panthéon Français, et l'autre l'en a fait arracher, on ne peut nier au moins qu'il ne fût un excellent juge des qualités dont la Nature l'avait si heureusement doué lui-même : on ne peut croire ni qu'il s'y trompât, ni qu'il reconnût dans les autres une fausse supériorité. Or, dans sa liaison avec Chamfort, on le vit toujours le regarder comme son supérieur

& son maître, même en énergie & en force morale. Cela peut servir à rectifier quelques opinions sur la trempe d'esprit de Chamfort & sur celle de son caractère. Ceux qui le jugent légèrement, & qui n'ont peut-être pas sur Mirabeau des idées plus justement assises, trouveraient dans les lettres de ce dernier des raisons de mieux apprécier l'un & l'autre ; ils y verraient que, pendant plusieurs années, Mirabeau soumit à Chamfort, non-seulement ses ouvrages, mais ses opinions, sa conduite ; & que l'espérance ou la crainte de ce qu'il penserait de lui était devenue pour cette ame fougueuse, mais aimante, une sorte de conscience<sup>[12]</sup>.

On croirait à peine, si on n'en avait les preuves écrites de sa main, jusqu'à quel point un homme si habituellement pénétré du sentiment de sa supériorité, aimait à reconnaître celle de Chamfort. Son langage est celui d'un disciple idolâtre, & qui, loin de son maître, se sent déchu. « Ô mon cher & digne Chamfort, lui écrivait-il de Londres<sup>[13]</sup>, je sens qu'en vous perdant, je perds une partie de mes forces ; on m'a ravi mes flèches<sup>[14]</sup>. » En effet, non-seulement il se fortifiait dans la conversation de Chamfort, chez qui il allait passer une heure presque tous les matins, ce qu'il appelait aller *frotter* la tête la plus électrique qu'il eût jamais connue ; non-seulement il trouvait en lui, pour ses ouvrages, un guide sûr & un censeur aussi bienveillant que sévère ; mais il tirait encore une autre partie des forces de son ami pour accroître aux yeux du public l'opinion de ses propres forces. Chamfort eut beaucoup de part à plusieurs de ses premiers ouvrages ; & dans celui qui lui fit alors le plus d'honneur, c'est-à-dire dans son écrit sur l'ordre d e *Cincinnatus*, les morceaux les plus éloquens sont de

Chamfort<sup>[15]</sup>.

Mirabeau revint en France en 1785 et continua de le voir assiduellement. De grands événemens se préparaient dès-lors ; & si l'on ne peut douter de l'influence qu'eut Mirabeau sur ces événemens, on doit reconnaître quelle fut celle de Chamfort, qui en avait une si puissante sur le cours de ses pensées & sur les mouvemens de son ame. Chamfort était alors placé dans la position la plus singulière. Lié par l'amitié, par la reconnaissance, par les douceurs de la société la plus aimable avec des personnes à qui l'on imputait le désordre des affaires, & qui hâtaient par leurs dissipations la ruine du Despotisme & leur propre ruine, il l'était en même-tems avec la plupart des hommes qui se préparaient à profiter des folies du Despotisme pour établir la Liberté. Il donnait sans cesse aux premiers des conseils qui n'étaient point entendus ; toute leur confiance en lui s'évanouissait dès qu'il leur prédisait leur perte prochaine ; & tout ce qu'ils pouvaient faire en retour de ces preuves de son amitié, c'était de ne le point haïr.

Cette position difficile aurait pu devenir insoutenable ; mais M. de Vaudreuil quitta son hôtel, pour en habiter un plus magnifique qu'il venait d'acheter, & Chamfort qui l'aimait véritablement, sentant peut-être qu'ils seraient plus sûrs l'un & l'autre de la durée de leur amitié si le même toit ne les réunissait plus, saisit cette occasion d'une séparation nécessaire, & prit un petit appartement aux Arcades du Palais Royal. Ainsi le hasard amenait un ardent ami de la Liberté, auprès du lieu qui allait pour ainsi dire en être le berceau ; il amenait en même tems un philosophe paisible au centre des agitations & du tumulte inséparables de cette Liberté naissante.

La Révolution, dès son origine, l'absorba tout entier. Adieu les rêveries philosophiques, la poésie, les douces études ; il ne tenait plus en place : dès le matin, ou il allait trouver ceux qui agissaient alors le plus sur l'opinion publique, ou il les recevait chez lui. De sa tête active & féconde jaillissaient les idées de liberté, revêtues de formes piquantes. Jamais il ne fut plus habituellement en verve ; jamais il ne dit plus de ces mots qui frappent l'imagination & qui restent dans la mémoire. Malgré son aversion pour le bruit, il se mêlait dans les groupes ; il écoutait avidement ; il étudiait l'esprit du Peuple & les degrés de son effervescence. *Cela va bien*, disait-il, aux approches du 14 Juillet, *je crois que nous ferons quelque bon coup de tête*. Après cette grande & heureuse crise, quelques aristocrates se demandaient devant lui ce que devenait la Bastille : *Messieurs*, répondit-il, *elle ne fait que décroître & embellir*. Pendant toute l'année 1789, la révolution fut sa seule pensée, & les triomphes du parti populaire ses seules jouissances. Il fut du nombre des trente-six patriotes qui se rassemblaient tous les jours, & dînaient ensemble tous les Vendredis, jour qui n'étant pas académique avait été choisi en sa faveur. Cette réunion devint, bientôt après, le club de 1789. Quel que fût le but de cette société dans l'intention de ceux qui la formèrent, l'esprit patriotique qui l'avait animée d'abord, ne s'y soutint pas longtemps. Bientôt Chamfort ne la regarda plus que comme un club d'échecs ; il y faisait tous les jours plusieurs parties de ce jeu qu'il aimait beaucoup. Souvent distrait par la conversation, les mots qui lui échappaient choquaient quelques opinions, mais plaisaient à tous les esprits ; & sa partie était presque toujours entourée de gens plus attentifs à ses distractions qu'à son jeu.

Sans doute il n'espérait pas dès-lors que la révolution nous mènerait si promptement à la République ; mais c'était d'opinions & de sentimens républicains que son cœur & son esprit étaient remplis. Dès le mois de Juillet, il faisait prier l'entrepreneur du Mercure, de rendre ce journal *un peu plus républicain* ; car, ajoutait-il, *il n'y a plus que cela qui prenne*<sup>[16]</sup>.

Il fut bientôt lui-même à portée de lui imprimer ce caractère de liberté, du moins dans la partie littéraire ; car la partie politique était incurable. Cette révolution qu'il aimait tant, le ruinait. Par les soins & le crédit de ses amis, sa petite fortune s'était élevée à huit ou neuf mille livres de rentes. La plus grande partie était en pensions, & les pensions furent supprimées en 1790. Le lendemain du jour où le décret fut porté, il alla avec Rœderer, voir à la campagne son confrère Marmontel. Ils le trouvèrent, ainsi que sa femme, gémissant pour leurs enfans, de la perte que le décret leur faisait éprouver : Chamfort prit un des enfans sur ses genoux : « Viens, dit-il, mon petit ami, tu vaudras mieux que nous : quelque jour tu pleureras sur ton père, en apprenant qu'il eut la faiblesse de pleurer sur toi, dans l'idée que tu serais moins riche que lui<sup>[17]</sup>. » Le matin du même jour, il écrivait à Madame Panckoucke<sup>[18]</sup> : « J'entends crier à mes oreilles tandis que je vous écris : *Suppression de toutes les pensions de France* ; & je dis : supprime tant que tu voudras : je ne changerai ni de maximes, ni de sentimens. »

Ce fut alors que cette excellente amie l'engagea à travailler pour le Mercure, & qu'elle lui fit offrir par son mari une collaboration utile. Entre les articles qu'il y fournit, on

distingua sur-tout les extraits des Mémoires du Maréchal de Richelieu, & de sa Vie privée<sup>[19]</sup> ; ceux des Mémoires de Duclos & de son Voyage en Italie. Ce sont moins des extraits qu'une suite de réflexions critiques du meilleur ton, du meilleur goût, assaisonnées du sel le plus piquant de la satire, sur l'époque honteuse de notre histoire qu'embrassent ces différens ouvrages ; la vieillesse de Louis XIV, la Régence, & presque toute le règne de Louis XV. L'odieux & le ridicule y sont jettés à pleines mains sur tous les abus monarchiques, sur la Cour, le Clergé, la Noblesse. « Ce qui m'amuse le plus, disait-il, en remplissant cette mission civique, c'est de penser que le Mercure est tiré à 10 ou 12,000 exemplaires, que grâce au Rédacteur de la partie politique, toute l'Aristocratie y souscrit, & qu'en recevant pour son argent les génuflexions de M. Mallet du Pan, elle reçoit aussi mes soufflets. » Ceux qui disent que Chamfort n'a rien écrit pendant la révolution ne se rappellent pas le mérite de ces articles qui étaient des espèces d'ouvrages, & l'influence d'éditions aussi nombreuses, répandues à-la-fois en tant de mains. Ils oublient aussi qu'il commença le recueil important des *Tableaux de la Révolution*<sup>[20]</sup> où dans des Discours accompagnés de gravures, les événemens remarquables étaient éloquemment retracés. Ils oublient enfin, ou peut-être ils ignorent, que sa plume fut souvent occupée à ce qu'on peut nommer de bonnes œuvres secrètes ; que plus d'un orateur dans l'Assemblée constituante mit à contribution son talent & son patriotisme<sup>[21]</sup> ; & que de plus, comme l'a fort bien observé un des défenseurs de sa mémoire<sup>[22]</sup>, quand même il n'aurait rien écrit, on doit mettre en ligne de compte pour les progrès de l'esprit public, une

foule de mots saillans qui ont passé mille fois dans toutes les bouches ; que Chamfort imprimait sans cesse dans l'esprit de ses amis ; qu'on le citera long-tems, & que dans plus d'un bon livre on répétera des paroles de lui qui sont l'abrégé ou le germe d'un bon livre.

Comme la plupart des vrais amis de la liberté, il n'eut pour ainsi dire qu'à jouir pendant les deux premières années de la révolution : les intrigues de 1791, le rétablissement d'un roi fugitif & parjure, la coalition des réviseurs, le massacre du Champ-de-Mars, furent les premières douleurs des patriotes ; & il les sentit plus vivement que personne. Sa prévoyance lui montrait dans les maux présens de plus grands maux à venir : *Voilà*, disait-il, avec une tristesse profonde, *une infâme coalition qui nous coûtera le sang de 500,000 Français*. Ceux mêmes qui pensaient au fond comme lui prirent ce mot pour une hyperbole : une cruelle expérience leur en fait juger différemment aujourd'hui.

Les Jacobins étaient alors le centre de résistance du parti populaire contre celui de la Cour : ils étaient menacés, on les croyait perdus la salle fut bientôt déserte. Chamfort qui n'avait jamais voulu y être admis au tems de leur prospérité, se fit présenter, fut reçu, & sur-le-champ nommé secrétaire. Il en remplit assiduellement les fonctions, & continua d'assister aux séances tant qu'elles furent presque abandonnés : il cessa d'y aller dès que la foule y revint, plus courageux contre le péril que contre le bavardage & la cohue.

Les pertes successives qu'il avait faites l'avaient mis hors d'état de garder son logement au Palais-Royal ; il en prit un moins cher rue Neuve des Petits-Champs. Quoique l'état

habituel de sa santé lui rendit presque nécessaires les services d'un domestique, il lui fallut s'en priver ; & il reprit une bonne gouvernante qui l'avait servi autrefois : il est vrai qu'il trouva dans deux êtres sensibles qui habitaient cette maison, des consolations & des soins que ses maux physiques & les accès de mélancholie qui les accompagnaient presque toujours, lui firent trouver fort doux : il les paya par la confiance & les sentimens d'une amitié véritable, & par cet abandon de l'intimité dans lequel peu d'hommes peut-être ont su répandre autant de charme que lui.

Le club de 89 existait toujours, & quoique l'esprit en fût devenu détestable, comme on continuait d'y jouer aux échecs, Chamfort continuait aussi d'en être. Quelques membres de ce club qui ne pouvaient plus supporter le ton que l'Aristocratie y avait pris, formèrent une autre société moins nombreuse, mais composée de patriotes énergiques, sur lesquels la liberté pouvait compter dans la lutte décisive qu'elle se préparait à soutenir. Ils se nommèrent d'abord émigrés de 89 ; & Chamfort ne manqua pas d'émigrer avec eux. Dans cette société nouvelle, les sentimens étaient unanimes, les conversations franches, les espérances communes ; du moins tout fut ainsi jusqu'après le 10 Août<sup>[23]</sup>. Alors dans le parti républicain se forma la faction anarchique, qui s'étant érigée en pouvoir lors de la chute du trône, signala son avènement par un forfait horrible, présage & dignes prémices de tant d'autres forfaits. Un hypocrite cauteleux se glissa par degrés à la tête du parti de l'anarchie ; il avait par-tout des espions & des prôneurs. En 1793, il devint une puissance : Chamfort habitué à parler en homme libre, ne put jamais se persuader qu'il fut